

BRUIT

Quand tout est musical

LE son est un medium de notre époque. Curieuse affirmation pourtant puisque le son est une des composantes de la musique et qu'il a été utilisé de tous temps. Le mode d'utilisation a changé, et ses lieux d'émissions aussi. Partout où nous allons, nous sommes rattrapés par les bruits de la civilisation, que ce soit le ruissellement des musiques légères, classiques, celles des supermarchés, des aérodromes ou des lieux d'élevage (la musique favorise la ponte). Il y a bien sûr celle que nous choisissons parmi celle qui nous est imposée. Erik Satie imaginait un ameublement sonore : tapis et carrelages musicaux en harmonie avec le papier peint. Les flippers, eux, sont nos plus récentes compositions musicales.

Y aurait-il un alliage intime possible entre plastique et musique ?

En tout cas, c'est une préoccupation qu'ont eue à la fois des peintres comme Kandinsky (*Pastorale, Grande Fugue*) Klee (*Dans le style de Bach*) Man Ray... Benys (*Choucroute partition*), mais aussi de ces musiciens qui ont cherché à faire œuvre plastique tel qu'Eric Satie, Moussorgsky (*Tableau d'une exposition*), John Cage...

Le geste qui sous-tend une telle démarche n'est pas seulement une préoccupation intellectuelle ni un goût pour le bizarre comme pourrait le faire croire le foisonnement d'instruments étranges comme le *Kangaroo Pouch-Flying-Disc-Paper-Graph-Mode-Machine de 244 cm de haut et de 183 cm de long* de Grainger. C'est un des avatars de toutes sortes de déchets et de vieux objets qui ont été utilisés pour la construction des machines de Free-Music : taille-crayon, balle de tennis, tige de bambou, roue de bicyclette... Il s'agit, comme pour le fil sonore (instrument linéaire de William Sorenson qui parcourra dès le 1^{er} octobre tout le boulevard Wilson), d'un appel à une autre approche du matériel musical, d'un changement dans la situation du concert et de la façon dont en faisant son marché face au musée d'Art moderne le mercredi et le vendredi chacun décidera d'en jouer ou pas.

Tout est musical. La musique peut se revendiquer du côté de l'inachevé, du déconstruit, du fragment, du silence. Cette recherche d'une « musique libre » est profondément liée à l'écoute. Ecoute de ce qui la compose, compréhension de ses combinaisons possibles, mais aussi de son insertion dans une société qui dit sa technologie, son mode de vie, ses rapports sociaux. Les bruits sont les éléments de la symphonie qu'émet une ville, ou un paysage. Pourtant le problème de la composition reste du côté de l'aléatoire, puisque tout n'y est pas maîtrisable. C'est ce que révèle Cage lorsque, durant un concert, il ouvre les portes de la salle sur les couloirs et les rues pour que se mêlent à la musique de scène les bruits du dehors. Savant mixage d'un jeu qui combine la maîtrise et la place de l'inapproprié. Une expérience dite « révolutionnaire et prolétarienne » dans le domaine de la musique a été tentée à Bakou en 1922. C'était un concert pour sirènes d'usine et souffles de fumée, composé pour les cornes de

On peut baigner dans le son pour faire son marché ou mieux pondre ses œufs, mais on peut aussi s'inventer des parcours ou suivre des pistes déjà tracées de bruits. La Biennale vous aidera à mieux marcher à l'oreille.

MONIQUE VEAUTE



Hartmut Newmann

brume de la flotte de la mer Caspienne, l'ensemble des sirènes des usines, deux escadrons d'artillerie, quelques régiments d'infanterie, une section de mitrailleurs, des hydravions et des chœurs auxquels se joignaient toutes les voix des spectateurs. C'était une version wagnérienne de Cage, ou plutôt un moment précurseur de Luigi Nono. Ce projet était d'Arsenij Avramov.

Ce n'est pas tout à fait ce que vous pourrez entendre à la Biennale de Paris, mais c'est ce même parcours par rapport à la musique, et à ce

qu'elle peut donner à voir. Dans les événements sonores qui seront présentés à la Biennale plusieurs options et formes différentes de diffusion ont été choisies. Nous donnant ainsi l'actualité de cette démarche. On aura ainsi des parcours, des promenades sonores qui prendront pour décors l'exposition du musée d'Art moderne. Ce sera un parcours vocal de Frank Royan Le Mée, ou le *Ballet rose* composé par le musicien Marc Monet. Il s'agit de 6 groupes de jeunes danseurs qui se déploront dans la Biennale comme les visiteurs eux-mêmes et qui iront à la rencontre de six groupes de percussionnistes « installés » dans les toiles.

Des événements auront lieu dans le grand et petit auditorium du musée. Ce seront d'étranges pratiques sur des instruments inhabituels tels que le rhombe (instrument d'initiation des tribus africaines ici joué de manière contemporaine) ou d'immenses flûtes de la taille d'un piano qui serviront d'instrument de percussions et qui nous viennent de Nouvelle-Zélande.

Les sons de la voix sont ici présents dans ce qu'ils ont de plus archaïque comme les cris d'une Diamanda Gallas version new-wave mais aussi dans la forme sophistiquée du journal intime des « Précitations » chanté par Martine Viard.

On peut avoir également des combinaisons sonores intimement liées à l'image, ou à la lumière ou à tout autre élément plastique. (Ainsi la nouvelle scène berlinoise avec *Einsturzende Neubauten*, Töltliche Doris, Frieder Buzmann) ou des lieux-objets sonores qui proposent un parcours plastique comme les 3 pièces de l'hermaphrodite endormie de M. Klonaris et K. Thomadaki, ou le mur sonore de C. Kusich.

Ce regard sur l'espace-temps sonore vient faire résonner l'espace de la réalité plus efficacement. Il efface dans la notion d'œuvre l'idée de limite, de fin ou de début mais la replonge dans un processus de création. Il s'agit donc que fonctionne un mode de perception : l'écoute, mais que celui-ci une fois mis en action s'aiguisse dans la vie quotidienne et permette sa composition.

Le slowscan : l'électronique comme moyen de transport

La participation des Etats-Unis à la XII^e Biennale se fera électroniquement, par la transmission d'une exposition de douze artistes américains par le procédé Slowscan. Pour la première fois, une exposition entière sera transportée d'un pays à un autre pour une grande manifestation internationale : ceci pendant un mois environ au rythme de deux images envoyées par jour – pour le simple coût des appels téléphoniques.

Le Slowscan est un système qui transmet une image au moyen d'une ligne de téléphone internationale normale. Il utilise un robot 630 qui transcode une image-vidéo en son. Le son passe par une ligne téléphonique, est ensuite recréé en image-vidéo à l'autre bout du fil par le même appareil. Pour cette exposition, les images télévisées envoyées de six capitales seront photographiées par un appareil Polaroid et exposées dès leur réception. L'exposition se construira au jour le jour. Ce projet sera réalisé en collaboration avec le Mois de la photo organisé par la ville de Paris qui, en retour, enverra une exposition française aux Etats-Unis.